

gir des maisons de tempérance, en petit nombre il est vrai, mais tenues sur un bon pied et capables de donner une hospitalité convenable aux voyageurs. Ces derniers seront loin de regretter le temps où leur repos était troublé par le tapage des habitués de la buvette.

La restriction apportée au commerce des liqueurs contribuerait à rendre le bonheur dans plusieurs familles d'agriculteurs. Que de malheureux pères sont abrutis au point de faire subir les plus mauvais traitements à ceux qui devraient leur être chers. Par leur dureté et leur cruauté habituelles ils se rendent indignes de l'amour de leurs enfants et font soupçonner ces derniers après le jour où ils pourront s'échapper du joug paternel. Que de jeunes gens se sont ainsi expatriés parce que le toit natal n'était plus pour eux qu'une horrible prison. Je sais qu'il y a des parents sobres qui se conduisent d'une manière révoltante à l'égard de leurs enfants; mais le plus souvent c'est l'ivrognerie qui étouffe ainsi les plus doux sentiments de la nature.

Le bannissement du whisky contribuerait aussi à maintenir la dignité de la classe agricole durant les élections. Il sera beau et honorable pour les cultivateurs le jour qui verra un candidat se présenter, subir une lutte et se faire élire sans faire boire les électeurs à ses dépens. Comment veut-on, en attendant, qu'un député se dévoue pour nous obtenir ou nous imposer une mesure utile, quand il sait que les meilleurs arguments qu'il pourrait employer pour expliquer ou justifier sa conduite ne vaudraient rien, et qu'il lui faudrait toujours se ruiner pour arroser le sècle de ses partisans.

Le capitaine B. et ses amis, continuèrent ainsi, durant toute la veillée, à exprimer leur manière de voir sur les différents abus préjudiciables à la classe agricole. Ce fut avec regret que je vis se terminer une conversation qui m'intéressait si vivement.

Une fois que les étrangers nous eurent souhaité bonne nuit, le capitaine me fit promettre d'aller le lendemain, avant mon départ, faire la visite d'une de ses terres située à quelques arpents de là et occupée depuis 20 ans par un fermier nommé José.

—Ce fermier, dit mon hôte, est un ancien et fidèle serviteur de mon père que je n'ai point voulu déplacer, bien qu'il soit le routinier le plus encrouté du monde. Je me contente de recevoir, chaque année, une légère somme d'argent qu'il me paye à titre de loyer, et il exploite la terre à son profit de la manière qu'il l'entend. L'entretien des bâtisses est à sa charge; mais vous verrez que cet entretien lui coûte peu. La maigre rente qu'il me donne devrait lui permettre de vivre richement; mais c'est le type du cultivateur arriéré, c'est à ce titre que nous lui ferons visite demain matin.

Bien que la vue d'une ferme mal tenue ne m'intéressât guère, cependant j'accédai à la proposition du capitaine B., et après m'être bien reposé durant toute la nuit, je suivis mon hôte chez le fermier José.

(A continuer.)

## LES NOMS DE FAMILLE ET LEUR EXPLICATION.

### LES VISAGES BASANÉS.

Quand une figure était d'un brun tanné, on donnait autrefois le nom de *maure* à celui qui en était porteur.

Les hommes n'étaient pas les seuls du reste qu'on baptisât ainsi. Un cheval brun s'appelait *cheval morel*, *moreau* ou *moriau*. On le trouve encore dans le dictionnaire de l'Académie. Le canard *morillon* est de plumage foncé. Le *moroquin* était un drap de couleur sombre. Sombre est aussi la plante appelée *morelle*, si commune en certains pays. On appelle encore *morillon* une variété de raisin noir et *mourou* une cerise (Midi) plus foncée que les autres.

Pour en revenir à l'espèce humaine, il est un sobriquet que nous donnons encore aux visages de couleur foncée, c'est celui de *moricau*. Celui-là paraît pour nous contemporains avoir sa raison d'être, tandis que presque tous les anciens synonymes que nous allons lui adjoindre, ne semblent plus justifiés par les visages basanés de leur propriétaires.

C'est que, tout blanchit avec le temps, et les *Moreau* du temps jadis peuvent aujourd'hui n'avoir plus rien du teint basané de leurs pères.

De *Maure* viennent *Maurand*, *Maurant*, *Mauras*, *Mauraux*, *Maureau*, *Maurey*, *Maurice*, *Maurin*, *Maurio*, *Maury*.

De *More*, qui sent la Bretagne, viennent *Morain*, *Morand*, *Morando*, *Morane*, *Morange*, *Morard*, *Moras*, *Morat*, *Mor tel*, *Morau*, *Moreau*, *Moreaux*, *Morlat*, *Moreno*, *Moret*, *Moretin*, *Morrey*, *Moria*, *Morice*, *Moricot*, *Morillon*, *Morillot*, *Morin*, *Morinat*, *Morineau*, *Morinet*, *Morino*, *Morio*, *Morot*.—Le nombre des *Morin* et *Moreau* est considérable;—celui des *Maur*, *Morel*, *Morelle*, ne l'est pas moins. A ce dernier groupe se rattachent *Morillon*, *Morillot*, *Morlon*, *Morlot*, *Morlat*, *Morlet*, *Morellet*, *Morland*.

Les *Moreau*, *Maur*, *Mourey*, *Mourid*, *Mauriot*, *Mourichon*, *Mouriot*, *Mourlon*, *Mourlot*, *Mourou*, devaient jadis être les plus foncés de tous, car ils sont originaires du Midi où la peau brune est ordinaire. En Provence, les *Maures* d'Afrique sont encore désignés par le nom de *Mourous*.

L'Eglise honore deux saints, saint Maur et saint Maurice, qui ont encore contribué à répandre l'usage du nom, avec cette différence que *Moriceau*, *Morison*, *Morisot*, *Maurisse*, *Morisseau*, *Morisset*, *Morisson*, *Morize*, *Morzet*, *Morizot*, *Moriceau*, *Mauris*, *Mauritz*, *Moris*, sont uniquement dérivés du nom patronymique et ne dépendent pas comme ceux plus haut mentionnés de la couleur de ceux à qui on les donne.

JAMES H. JOHNSTON, ecr., Montréal, écrivit en août 1871, comme suit: C'est un grand plaisir pour moi de pouvoir rendre témoignage du bien que j'ai éprouvé en faisant usage du sirop composé d'Hypophosphite de Fellows. Je trouve que c'est un tonique nerveux d'un grand pouvoir et d'une grande efficacité, qui m'a guéri, en peu de temps, de débilité générale et d'irritation des nerfs, et je devins robuste et vigoureux, sous son influence et ai gagné, en même temps, considérablement en poids.

## LES DOCTEURS THOMPSON, SAUNDERSON, GULL ET CORVISART.

Le docteur Saunderson est un très-habile chirurgien d'un âge déjà mûr et jouissant à Londres d'une réputation méritée. C'est lui qui a fait, à Camden-House, avec le docteur Burdon, l'autoposte de Napoléon.

Sir Henri Thompson est un homme maigre, de taille moyenne. Sa physiologie est celle d'un bourgeois anglais distingué. Il a de cinquante-quatre à cinquante-cinq ans, mais il paraît plus jeune. C'est un élève de Civiale. Il est chirurgien de l'*University College's hospital*, où il n'a qu'un petit service de chirurgie; mais sa clientèle et sa position dans la capitale de la Grande-Bretagne sont considérables. C'est ce qui explique comment il a été appelé à Chiselmhurst pour une opération qu'aurait faite certainement aussi bien que lui tel de nos chirurgiens que je pourrais citer, le docteur Mallez, ou le docteur Mercier.

Le docteur Gull est le fils de ses œuvres, et c'est, dit-on, à une charité providentielle qu'il a dû son éducation, car son père n'était qu'un pauvre ouvrier du port à Londres. Sa situation tient surtout aux soins, couronnés de succès, qu'il a donnés, il y a un an, au prince de Galles, et qui lui ont valu le titre de baronnet. Chaque jour, durant la maladie de l'Empereur, appelé à Chiselmhurst à cause de sa haute réputation scientifique, il s'y rendait de Londres pour constater l'état du malade et conférer avec les autres médecins.

Le docteur Lucien Corvisart, neveu du célèbre baron Corvisart, mort en 1821, est un homme de quarante-huit à cinquante ans à peu près. Il a la physiologie un peu militaire, et porte une moustache qui n'est pas sans analogie avec celle du défunt empereur. M. Corvisart, qui était à Paris médecin particulier du prince impérial et familier des Tuileries, est connu dans la science par des travaux sur la digestion, et il aurait pu, s'il eût voulu, se créer facilement en France une position d'une certaine importance. Il a préféré suivre dans sa retraite l'empereur Napoléon, auquel il était fort attaché, et dont, comme le docteur Conneau, il ne s'est jamais éloigné. C. P.

## FINESSE DES GALICIENS.

Entre les populations de l'Espagne, les Galiciens, habitants de la Galicie, sont remarquables pour leur intelligence, leur finesse, leur conscience facile. Le trait suivant en est une preuve:

Un Galicien vient à Madrid sans un réal dans sa poche; il a eu tout juste de quoi faire la route en déposant huit sous par étape; une étape est de huit lieues de France; arrivé à Madrid, il voit un joli commis marchand, élégant comme un gentilhomme, qui balaye le devant de son magasin:

—Oh! señorito, dit-il, cette besogne n'est pas faite pour un homme comme vous; donnez-moi votre balai.

Et en effet le Galicien pose son parapluie rouge en un endroit sûr, prend le balai et balaye, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie; dans l'espace d'un an, avec la même humilité, le même désintéressement, il balaye successivement le devant du magasin, le magasin lui-même, puis les escaliers, puis les corridors, puis les chambres, puis enfin toute la maison; de temps en temps on lui donnait pour sa peine quelques sous avec lesquels il vivait; nous pouvons dire, d'ailleurs, que pour diminuer sa dépense, le maître de la maison, voyant cet homme si honnête et si laborieux, lui avait donné un cabinet où celui-ci couchait sur un mauvais matelas.

Au bout d'un an, le Galicien se présente devant le patron, et avec toutes les politesses en usage chez ce bon peuple, il lui annonce qu'il aurait besoin des petites économies qu'il lui a confiées en entrant chez lui. Le patron répond qu'il ne sait pas ce que cela veut dire. Le Galicien répond qu'il parle des 4,000 réaux qu'il lui a confiés. Le patron tombe de son haut et met à la porte le Galicien, qui pleure, qui gesticule, qui intéresse les voisins à sa situation, mais il se garde bien de dire un mot injurieux à celui qui lui a fait tort d'une somme si considérable pour lui; mais il va trouver un avocat de son pays, beau parleur qui, croyant à la parole d'un compatriote, l'aide avec tant de conviction qu'il fait condamner le patron à rembourser la somme; celui-ci s'y refuse; l'avocat le fait condamner à la prison. Comme c'était plutôt pour son honneur que pour la somme que plaiderait le marchand, il s'entend avec un de ses amis qui, en plein tribunal, vient dire au tribunal:

—Vous êtes dans l'erreur, mon cher, ce n'est point à M. un tel, mais à moi, que vous avez remis les quatre mille réaux.

—Ah! monsieur, répond le Galicien, des vôtres, je n'en suis pas inquiet; je savais bien qu'à la première demande vous me les rendriez, vous; mais je n'avais pas la même confiance dans le patron, et le tribunal voit que j'avais raison.

Et le Galicien s'en retourna chez lui avec les quatre mille réaux du patron et les quatre mille réaux de l'ami qui avait si complaisamment doublé son capital.

## CHOSSES ET AUTRES.

Il paraît que lorsqu'une grande actrice se marie, elle perd un peu de son prestige. Ses sourires et ses regards n'ont pas autant d'empire sur l'auditoire.

Les montres qui portaient le nom de la Nilsson ne se vendent plus depuis qu'elle est mariée.

ASSASSINAT OU SUICIDE.—Nous lisons dans l'*Indicateur* de Péruwez, Belgique:

La nouvelle d'un drame affreux a péniblement impressionné notre ville, dernièrement.

Un brave et honnête ouvrier de la Cerfontaine, Charles Decendre, fondeur à l'établissement de M. Cornez, avait la gorge coupée dans son lit. Était-ce un suicide? Était-ce un crime?

La rumeur publique se prononça pour la seconde alternative.

Decendre, âgé de 42 ans, avait épousé, il y a six semaines, une jeune fille du hameau de la Vallée, mais cette union était loin d'être heureuse. La femme avait quitté volontairement le domicile conjugal deux ou trois jours après le mariage, et elle y avait été réintégrée depuis peu, sur les instances du mari, et après l'intervention énergique de son père à elle.

Jendi elle était rentrée assez tard au logis, après une absence que son malheureux époux lui avait, parait-il, défendu de faire. Elle avait, dit-on, passé une partie de la soirée dans la société d'un homme qui l'avait recherchée jadis.

Cependant, tout était calme dans la maison, lorsque, vers 11 heures, Mme Decendre, la mère de Charles, qui couchait à l'é-

tage supérieur, entendit un cri épouvantable qui semblait partir de la chambre des époux. Elle descend, elle entre.

Son fils, baigné dans son sang était étendu sur le lit dans l'attitude du repos et criait d'une voix déjà râlant: "Maman: j'étouffe." A l'extrémité du lit, la jeune femme était accroupie sur les couvertures et disait les yeux hagards: "Mon Dieu! Charles, qu'avez-vous? qui est-ce qui vous a fait cela?"

La victime succomba bientôt. On appela au secours. Des voisins arrivèrent. On courut avertir la gendarmerie. Le brigadier Philipart fut à l'instant même sur les lieux; il fit mander M. le juge de paix et l'enquête commença.

Le premier résultat fut de faire garder la jeune femme Decendre par deux gendarmes. Celle-ci se lamentait, protestait de son innocence et réclamait la protection de tous.

Le rasoir, instrument de la jugulation, s'était brisé? un morceau de lame était entre le lit et le mur?

A 9 heures, le parquet de Tournai arriva accompagné d'un médecin légiste, l'instruction et les opérations furent passablement longues.

A six heures du soir, la coupable présumée était conduite en voiture à la station, pour être écrouée en la prison cellulaire de Tournai.

Cette femme se nomme Léocadie Beaumont. Elle est âgée de 22 ans.

A la station, la foule toujours prompte, la poursuite de ses huées.

D'après la version publiée ce matin par l'*Economiste* de Tournai, la femme de l'infortunée Decendre a raconté que son mari s'était suicidé à l'aide de son rasoir.

LE "PEREIRE" ET LA "LAURA".—Nous trouvons dans le *Journal du Havre* les détails qui suivent sur l'abordage du *Pereire* et de la *Laura*, dont nous avons parlé:

Le *Pereire*, dans la nuit du 2 février, nuit aussi obscure et aussi sombre que possible, par un temps mauvais et une mer très-grosse, est tombé sur le malheureux navire allemand, le trois-mâts *Laura* dont la présence n'était relevée par aucun feu.

Une collision épouvantable et terrible se produisit instantanément, et sans qu'il fut possible de l'éviter.

Toute manœuvre utile du paquebot était devenue presque impossible, en raison de la trop grande proximité des deux bâtiments, quand, du *Pereire*, on aperçut l'autre navire à l'avant du steamer.

Le navire abordé longea le steamer et disparut bientôt derrière lui, sans qu'il fut possible, par cette affreuse nuit, de lui porter aucun secours.

Le capitaine Surmont (dont le nom seul rappelle à notre population maritime de nombreux actes de courage et de dévouement) commandait le *Pereire*; ne pouvant porter un secours immédiat au navire heurté, il ne voulut pas quitter le lieu de l'abordage avant d'être bien certain que son aide n'était plus d'aucune nécessité.

Il attendit donc le jour et fut assez heureux, lorsque le matin vint éclairer le théâtre de l'accident, pour rejoindre à peu de distance de lui, le navire naufragé, qui se trouvait en détresse, en partie démanté, la coque brisée et pleine d'eau.

Le pont du *Laura* était incessamment couvert par la mer, dont les lames déferlaient avec violence. Le malheureux équipage demanda instamment à être recueilli à bord du vapeur. Un canot de sauvetage fut aussitôt mis à la mer, et, après de grandes difficultés, parvint à ramener les dix naufragés restés sur le navire désemparé.

Au moment de l'abordage, le capitaine et le second, qui se trouvaient à l'arrière, avaient, parait-il, été tués et précipités à la mer par les débris de la mâture ou la violence du choc.

Dans le ferme désir d'accomplir tout ce qu'il était humainement possible de faire, le courageux commandant du *Pereire* ne voulut pas se résoudre tout d'abord à abandonner un navire en des circonstances aussi graves.

Par ses ordres, on essaya d'envoyer une remorque au bâtiment en détresse; mais tous les efforts furent vains. Le vent et la mer devenaient de plus en plus furieux, et, pour éviter de plus grands dangers, le brave commandant se résigna à ne sauver que les hommes.

Les Italiens se demandent depuis quelque temps ce que le Vésuve a envie de faire. Son principal cône s'est aplati et tout annonce un fort éboulement intérieur.

L'éboulement de la montagne aurait pour cause principale la dernière éruption, par laquelle les matières inflammables formant l'assise du volcan auraient été épuisées. La montagne, vidée en quelque sorte et dont il ne reste plus que la croûte extérieure, s'affaisserait dans le gouffre. Il en a été ainsi de bien des cratères éteints sur le côté occidental du golfe de Naples, à la Solfatara, par exemple, et près des villes mortes, Baia, Cumés, etc.

S'il faut que le Vésuve disparaisse les Italiens vont s'ennuyer.

DÉSÉSPOIR DE VIEILLES FILLES.—Mlle Célestine et Julie Ratel, deux vieux minois de 54 et 52 ans respectivement, se sont suicidées dernièrement à Paris, avec du laudanum. Eprises toutes deux d'un violent amour pour un jeune homme de 22 ans qui, comme on peut le croire, n'était pas du même avis que les deux déesses quinquagénaires, elles tombèrent dans un tel désespoir en apprenant son mariage, qu'elles résolurent de suite de mettre fin à leurs tourments au moyen d'un toxique.

Dans l'île de Ceylan, on ne donne aucun titre au roi; mais par respect, en lui parlant on se dépouille de la qualité d'homme. Par exemple, s'il demande d'où l'on vient, on lui répond que son chien vient de tel endroit; s'il demande combien on a d'enfants, on lui répond que sa chienne a donné deux enfants à son chien.

C'était un usage commun du temps de l'ancienne chevalerie, que les dames et les demoiselles du plus haut parage apprirent la chirurgie pour se rendre utiles à leurs frères, frères, maris ou parents qui couraient à chaque instant le danger d'être blessés dans les combats, tournois ou joutes.

Un nègre réfléchissant sur le sort du cochon, disait: les blancs font du nègre un ouvrier; du bœuf, un ouvrier; du cheval, un ouvrier; de tout un ouvrier, excepté du cochon. Le cochon ne travaille point, il mange, il boit, il se promène, il dort quand il lui plaît. Enfin le cochon vit comme un gentilhomme.

La bouse ou fiente de vaches est sacrée chez les Indiens. Ils se mettent tous les matins, au front, sur la poitrine et aux deux épaules, de la cendre de cette fiente desséchée. Ils croient qu'elle purifie l'âme, et les Bramines en mêlent pendant leur noviciat, dans tous ce qu'ils mangent. Il y a chez les Baniyas